

Laurent Demarta

Dix nouvelles du Pays Bai

Augmentées d'une Marelle

Avant-lire

Les *Dix nouvelles du Pays Bai* sont parues à compte d'auteur en 2017, aux éditions Messelier. C'était le premier livre de Laurent Demarta.

Trois éditions successives ont progressivement été épuisées, ce qui était certes encourageant.

Lorsque les Éditions Entre-deux-Ailes proposèrent à l'auteur de rééditer ces dix nouvelles oniriques sur le voyage, l'auteur tint à les étoffer, à les enrichir d'une nouvelle dimension : il proposa de les augmenter d'une *Marelle*, écrite du temps où ces nouvelles naissaient sous sa plume.

Cette *Marelle* s'inscrit naturellement à la suite des nouvelles initiales, qu'elle complète et couronne. Loin de les achever, elle en élargit le sens et la portée. Ainsi, les voyages relatés s'entremêlent-ils, se tissent-ils, se conjuguent-ils de manière à créer un monde — leur propre monde.



I. Transit

Invective

Tu disais : « La vie est un chemin qui va de nulle part à nulle part. » Tu étais bien placé pour le savoir, Monsieur l'Itinérant. Tu disais que, comme lorsqu'on roule à bicyclette, il faut ne pas ralentir. Tu pestais contre les Enracinés. Tu voulais être libre, et tu croyais que pour être libre il fallait ne pas s'attacher. Tu pensais que la vie était fondamentalement, viscéralement — « ontologiquement », disais-tu — absurde, et tu t'en vengeais en démontrant cette absurdité, en l'incarnant. Tu disais qu'il fallait ne jamais grandir, ne pas s'engager, ne jamais s'attacher, qu'il n'y avait de bonheur que dans les contradictions, et que la vie ne valait rien puisque toutes les morts se valent.

Quand tu es arrivé, il faisait exactement le temps de ce matin. Encore vif, avec des haillons de neige sale dans les coins d'ombre, comme des pensées tristes. Cette neige résistait mal à la poussée des fleurs sauvages et aux chants des oiseaux qui t'apportaient. Tu as apporté le printemps dans ma vie. Tu étais mal habillé, mais n'importe quelle nigaude aurait remarqué combien tu étais beau. Tu le savais, et tu en faisais profession. Saltimbanque : tu égayais les autres, toi dont le cœur était si peu joyeux. Tu offrais l'insouciance, toi qui n'as jamais su ce que c'était. Tu t'attelas à divertir, à détourner les gens des préoccupations essentielles. Tu avais très tôt appris qu'on pouvait tout dire à condition d'en faire rire.

Je n'ai jamais su ce qui t'avait amené dans nos monts. Tu n'as jamais parlé d'où tu venais — tu disais :

« De la route. » — ni d'où tu allais — tu disais : « Sur la route. » Je n'ai jamais bien compris ce qui t'avait fait quitter l'itinéraire classique qui suit le lac, et monter jusqu'ici. Qu'y cherchais-tu ? Une nouvelle démonstration de combien rien n'a de sens et de combien tout se vaut ? Un caprice ?

Tu te demandais parfois quelle était cette folie qui te poussait. Parce qu'en plus d'être beau, tu avais la finesse de n'être pas dupe de tes propres prêches. Tu savais que, face à l'absurdité fondamentale du monde, chaque conscience avait le pouvoir — le devoir — de faire apparaître du sens. Mais tu t'y soustrayais en prétextant la folie — ta « quête », comme tu aimais l'appeler. Tu disais que l'horizon t'appelait incoerciblement, que tu avais besoin de savoir ce qu'il y avait au-delà, que le trésor au pied des arcs-en-ciel existait vraiment, que tu cherchais quelque chose mais ne savais pas quoi. Tu disais qu'il fallait aller au bout de ses rêves, même s'ils tournaient en cauchemar. Tu disais qu'un jour tout s'expliquerait, tout se justifierait. Mais tu disais également que tu étais las, que ta quête s'enlisait, et qu'il te fallait chercher, encore, plus loin, plus fort — t'arrêter moins, dormir moins. Marcher plus. Combien de temps tiendras-tu encore ?

Tu nous es resté l'été. Tu nous as aidés le temps des récoltes, et tu es reparti avec les feuilles jaunies. Tu t'es reposé, mais tu n'as pas guéri. Était-ce le vent d'automne qui t'a rappelé à la poursuite de ton ombre ? Où étais-tu déjà las de nous — de moi ? Ou, tout simplement, es-tu reparti par fidélité à tes discours, par défi, par gageure ? Es-tu parti parce que tu serais volontiers resté, et que tu entendais démontrer ta liberté en faisant le contraire de ce qui t'agréait ? Cela ne m'étonnerait pas de toi, tiens !

Tu disais que la vie se succède à elle-même, que personne ne peut être triste pendant un an,

qu'aucun amour ne dure jamais, mais que l'amour dure toujours. Tu disais que le pas succède au pas, l'eau des rivières à l'eau des rivières, la montagne au col. Tu disais que je t'oublierais, tu disais que j'aimerais encore. Tu disais que tu appartiendrais vite à mon passé, que le présent reprendrait rapidement ses droits.

Eh bien, tu t'es trompé ! Tu me manques, Saltimbanque, tu me manques encore. Tes vers me hantent, poète de mon âme. Tes entrechats peuplent les matins de printemps, danseur chéri. Les airs qui revenaient le plus souvent entre tes lèvres, je les chante encore, comme un baiser dont j'aurais pu conserver la fraîcheur.

Tu me manques : comment survivrai-je à l'été ? Que vais-je faire de tout ce passé ? Que faire de tous ces souvenirs qui, précisément, refusent de devenir des souvenirs ? Tu me manques, mon Enchanteur, tout me ramène à toi, tout t'est lié, chaque signe de vie est de toi — toi qui as dessillé mes yeux endormis, toi qui m'as montré ce qu'était la beauté, toi qui m'as appris que la vie était magique, en maquillant ta tendresse de ce cynisme dont tu n'as jamais su te départir. Tu me manques, Magicien.

Tu disais qu'il ne fallait pas laisser de trace. Tu disais que nous vivions sur la peau du monde, et qu'il fallait ramper dessus — « ramper », oui, tu disais « ramper » — avec la délicatesse d'un nouveau-né, pour ne pas l'abîmer, pour lui faire le moins de dommages possible. Tu disais que nous ne pouvions accéder à l'oubli — c'était ton paradis — tant qu'une âme se souvenait de nous, et que le Purgatoire durait jusque-là. Tu disais que la vie était un pas de danse, une pirouette dans la nuit, un éclat de rire sous l'orage, une ritournelle de moineau. Tu disais que tu voulais être papillon, entrer dans la vie des gens par la porte de service et en ressortir par la fenêtre ouverte. Tu voulais

ne pas laisser d'autre trace qu'un sourire, un élan d'enthousiasme, un regard vers le ciel. Tu disais que si ton passage quelque part avait provoqué un baiser, alors il avait été juste — « juste » au sens de « justesse », comme une note est juste, aimais-tu à souligner.

Tu voulais être un oiseau de passage. Et moi ? N'as-tu jamais pensé à moi ? T'es-tu jamais soucié de moi, tout auréolé de tes théories brillantes, mordantes, merveilleuses ? Et moi, m'as-tu jamais aimée ? As-tu jamais su sortir de toi-même ? T'es-tu jamais préoccupé de ce que je ressentais auprès de toi ? Qu'ai-je été pour toi ? Penses-tu à moi, là, maintenant, comme moi je pense à toi ? Égoïste ! Pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi es-tu parti ?

Tu n'as jamais su penser qu'à toi — Salut !

Je t'aime.



II. Colère

Dialogue

Aubergiste : Ah, ben ça ! Quelle surprise ! Entrez donc, mon brave, vous êtes plus mouillé qu'une carpe d'Hyème. D'où venez-vous donc, doux père ? Regardez-vous : même votre chemise est à essorer. Allons, mettez-vous au plus près de l'âtre, je vais en raviver un peu la flamme — tel qu'il est là, vous ne seriez pas sec avant de mourir de vieillesse. Révérence parler : je ne présume pas de votre âge, bien sûr ! Que disais-je ? Ah, oui, qu'il me fallait ranimer le feu : c'est que, voyez-vous, quand je suis seul comme je l'étais ce soir, je fais des économies. Un peu de braise sous la cendre et un bon plaid suffisent à mon confort et, partant, mon bonheur. Installez-vous, prenez vos aises. Quant à moi, je vais commencer par étendre vos effets sur des dossiers de chaises vides.

Là. Fort bon tissu, cette cape, et croyez-moi, je m'y connais en vêtements de voyage, avec ce que j'en vois passer. Approchez-vous encore du feu, voyons ! Tenez, sur votre droite, il reste du bois, c'était celui que j'avais prévu pour la nuit. Servez-vous, pendant que je file au bûcher rassembler de quoi nous chauffer gaillardement jusqu'à l'aube. Vous comprenez, je n'aime pas ressortir une fois que j'ai verrouillé. C'est une superstition, bien sûr — ce que c'est que d'être seul. Ça me fait plaisir de vous voir là. Attendez-moi un instant.

Me voilà. Ainsi, nous avons devant nous tout le temps qui nous siéra. Rien ni personne ne viendra troubler notre soirée. Ne me dites rien : restaurez-vous, d'abord. Le temps est à nous : nous n'avons jamais que le temps que nous nous accordons, n'est-ce pas ? Bref, d'abord on mange, et ensuite on parle : c'est la règle, chez moi. Sentez-vous cette odeur ? La soupe chauffe. Je ne pouvais pas vous la servir froide, bien sûr ! Alors il vous faut attendre encore un peu. Ce que c'est que d'arriver comme ça, sans crier gare ! Moi, je n'attendais personne, alors j'ai pensé que je boirais un grand bol de tisane, et me pelotonnerais au chaud des couvertures avec un livre. Que voulez-vous faire d'autre avec un temps pareil ? D'un autre côté, il est clair qu'on ne se fait pas annoncer dans une auberge aussi isolée que l'est la mienne. Alors je m'adapte aux visites forcément improvisées. Pour tout dire, j'aime ça. J'aime qu'à tout moment, le ronronnement de mon quotidien puisse être interrompu par une visite impromptue.

Visiteur : Votre soupe sent les pois. C'est bizarre, je n'en ai pas vu pousser dans la région.

Aubergiste : Ah, vous avez reconnu ? Oui, j'adore les pois ! Mais comme vous l'avez judicieusement remarqué, il n'y a pas de casserie avant la plaine. Alors mes clients les plus réguliers me fournissent en pois. Ils savent qu'ils me font plaisir, ainsi. Et quel plus grand plaisir que faire plaisir, justement ? Je vous le demande. Au fait, aimez-vous les pois ?

Visiteur : Bien sûr. Surtout ces pois-là !

Aubergiste : Qu'en savez-vous ?

Visiteur : Je sais maintenant qu'ils sont les témoins d'une fidélité, peut-être d'une amitié... Par ailleurs, ils sont le point d'orgue d'un accueil chaleureux — je ne parle pas uniquement du feu, s'entend. Cette soupe, il y a deux jours que j'en rêve. Précisément de cette soupe-là. Elle est succulente.

Aubergiste : Ah... Ben vous faites plaisir à voir ! Vous comprenez, je l'aime bien, moi, ma soupe aux pois, et quand je vois votre plaisir, j'ai un peu honte d'en avoir laissé si peu. J'aimerais pouvoir vous en donner cent fois plus !

Visiteur : Peut-être, mais vous n'auriez pas pu la donner mieux. Bon. N'ayez crainte : je n'avais pas plus faim que ce que cette soupe pouvait rassasier. Maintenant, j'ai chaud partout au-dedans. Surtout au-dedans. Mais vous aviez mentionné une tisane ?

Aubergiste : Oui. Ce sont des feuilles qui me viennent d'un ami. Il passe rarement, mais il ne manque jamais de m'approvisionner. Et comme il est tout sauf avare, je n'ai pas à compter la tisane que j'offre pour accompagner les soirées. C'est heureux, car conter donne soif ! Ce qui est triste, c'est que je ne sais même pas comment s'appelle cette plante. Alors moi, je dis « de la tisane d'Ilpo » — Ilpo, c'est cet ami qui me fournit. Je donne son nom à la tisane. Comme ça, je pense à lui chaque soir. C'est une forme de reconnaissance, si vous voulez. C'est ma façon à moi de le payer. Parce que, Ilpo, si vous le connaissiez, vous comprendriez que c'est le genre de gars qui n'accepterait jamais de faire payer un cadeau !

Oh, vous me faites plaisir, vous : on voit dans vos yeux que vous l'aimez, ma tisane d'Ilpo.

Vous êtes droit le genre de client dont on rêve dans les auberges, vous savez ? Vous avez la satisfaction visible, et ça rend le recevoir agréable. Vous imaginez ce que c'est que mon métier : il passe de tout par les routes. Des patibulaires épais autant que des anges égarés. Alors j'ai choisi d'implanter mon auberge sur un tout petit passage. Je suis un peu seul, bien sûr, mais je peux recevoir chacun de mon mieux. J'ai plusieurs clients qui sont aussi des amis. C'est une chance. Une grande chance. Et puis, j'ai une majorité de gens sympathiques qui passe : des gens comme vous, qui partagent leur plaisir en le montrant. Ou qui le montrent en le faisant partager. Je ne suis pas très grand orateur, moi. J'aime parler, certes ! Mais en fait, ma grande passion, c'est plutôt d'écouter — je raffole de belles histoires ! Alors le temps est venu : vous ressers-je ? Maintenant, je vous écoute...

Commencez donc par me dire d'où vous venez.

Visiteur : Du plateau.

Aubergiste : Ça ! Figurez-vous que je m'en doutais ! Avec cette pluie qui tombe sans discontinuer, que le Déluge, en comparaison, c'est une larme de jeune fille, le pont a été emporté. Il ne reste donc que la route du plateau. Vous savez, plus bas, il y a un pont d'érable. On dit toujours « le pont d'érable », parce qu'il a été taillé dans les arbres qui poussaient alentour. Le vrai nom du pont, c'est le Pont d'Ish & Riz, du nom des deux torrents qui confluent à cet endroit. Avez-vous remarqué que les ponts sont presque toujours lancés sur les rivières à leur confluence ? Toujours est-il que pour nous, le pont d'Ish & Riz restera toujours le Pont d'Érable. C'est son sobriquet — son

nom intime, si vous voulez. Eh bien, ce pont, l'orage l'a emporté.

Visiteur : J'aime décidément la façon que vous avez d'aimer votre pays.

Aubergiste : Vous disiez que vous êtes venu du plateau de Lah d'Essime — c'est comme ça qu'il s'appelle. Vous êtes donc passé par Saint-Ampoire, non ?

Visiteur : Ah, non, je ne crois pas : je n'ai pas rencontré âme qui vive sur ce plateau ! Je marchais depuis des jours vers le plein sud quand j'ai enfin croisé les lacets de votre chemin processionnel — vous savez, ce chemin qui descend avec des stations pour prier.

Aubergiste : Ah, le chemin de croix ! C'est vrai qu'il nous draine bien des égarés — et bien des clients quand vient la saison des pèlerinages. Il faut dire que ceux d'en bas ont à cœur de l'entretenir ! Ils n'y viennent qu'une fois l'an pour prier, mais plusieurs fois pour le briquer. Autrefois, le chemin continuait jusqu'à Saint-Amp', mais aujourd'hui, il s'arrête avant, à la chapelle. À part pour le pèlerinage annuel, ce chemin qui ne mène nulle part ne sert pas à grand-chose. Sauf, parfois, à ramener un voyageur vers mon auberge — comme c'est le cas pour vous ! Ceux d'en bas ont raison, sans doute. Peut-être qu'on fait bien de maintenir certaines traditions, même lorsqu'on en a oublié les raisons. Ça réchauffe l'âme, et parfois ça nous ramène des égarés.

Visiteur : Saint-en-truc, ce sont les ruines au bord du plateau ?

Aubergiste : Précisément ! Vous y êtes donc passé.